



Sphère privée, sphère publique et sphère politique: Angelina Emily Grimké (1805-1879) et Sarah Moore Grimké (1792-1873), deux symboles d'engagement social et de résilience

Private Sphere, Public Sphere and Political Sphere: Angelina Emily Grimké (1805-1879) and Sarah Moore Grimké (1792-1873), Two Symbols of Social Commitment and Resilience

**Diome Faye
Birane Sene**

Article history:

Submitted: July 10, 2025

Revised: August 5, 2025

Accepted: August 8, 2025

Keywords:

Abolitionism, women's rights, Bible, patriarchy, Grimké sisters

Mots clés :

Abolitionisme, droits des femmes, Bible, patriarcat, sœurs Grimké

Abstract

The Grimké sisters, through their exemplary social commitment and unparalleled resilience, represent a typical example of women who came to feminism through abolitionism. These examples are especially remarkable considering their backgrounds. Our study focuses on how the Grimké sisters, drawing on their daily lives and personal experiences, were able to wage intense and courageous lifelong struggles for the abolition of Black slavery and the reconsideration of the place and role of women in American society. Their political career was all too short. But, with fascinating resilience, they were among the very first women to seriously analyze women's oppression, even though most of their arguments were based on the Bible. They violently condemned patriarchy and made women feel the bonds that united them.

Résumé

Les sœurs Grimké, à travers leur engagement social exemplaire et leur résilience sans commune mesure, représentent un exemple typique de femmes venues au féminisme par le biais de l'abolitionnisme. Des exemples d'autant plus remarquables eu égard à leurs origines. Notre étude s'intéresse à la manière dont les sœurs Grimké, à partir de leurs vécus quotidiens et de leurs expériences personnelles, ont pu mener, toute leur vie durant, des luttes intenses et courageuses pour l'abolition de l'esclavage des noirs et la reconsidération de la place et du rôle de la femme dans la société américaine. Leur carrière politique fut bien trop courte. Mais, avec une résilience fascinante, elles furent parmi les toutes premières femmes à faire une analyse sérieuse de l'oppression des femmes, même si la plupart de leurs arguments étaient basés sur la Bible. Elles condamnèrent violemment le patriarcat et firent sentir aux femmes les liens qui les unissaient.

Corresponding author:

Birane Sene,

Université Cheikh Anta DIOP

E-mail : fayendiome@yahoo.fr

<https://orcid.org/0009-0008-3071-0667>

Uirtus © 2025

This is an open access article under CC BY 4.0 license

Introduction

Aux États-Unis d'Amérique, le concept de séparation des sphères publique et privée, qui distinguait les activités économiques et politiques des hommes et les activités domestiques, préindustrielles et non rémunérées des femmes dans l'espace familial, trouvait son origine dans les textes bibliques ainsi que les autres textes qui régissaient la société américaine de l'époque. C'est ainsi que dans *De la démocratie en Amérique* d'Alexis de Tocqueville, un des plus célèbres visiteurs européens venus observer le fonctionnement de la démocratie aux États-Unis dans les années 1830, nous retenons ce témoignage : « L'Amérique est le pays au monde où l'on a pris le soin le plus continu de tracer aux deux sexes des lignes d'action nettement séparées, et où l'on a voulu que tous deux marchassent d'un pas égal, mais dans des chemins toujours différents » (II, 292). Dans le même ordre d'idées, au chapitre intitulé « Comment les Américains comprennent l'égalité de l'homme et de la femme, » Alexis de Tocqueville examine de manière assez exhaustive et critique la condition des femmes dans la société américaine.

Et en fin de compte, il tire la conclusion que l'Américaine ne peut s'échapper du cercle paisible des occupations domestiques. Toutefois, il ne voit là qu'un avantage pour les femmes : Vous ne voyez point d'Américaines diriger les affaires extérieures de la famille, conduire un négoce, ni pénétrer enfin dans la sphère politique ; mais on n'en rencontre point non plus qui soient obligées de se livrer aux rudes travaux de labourage, ni à aucun des exercices pénibles qui exigent le développement de la force physique (II, 292). De tous les hommes et femmes qui ont marqué l'histoire des luttes pour fustiger la séparation des sphères entre homme et femme et l'esclavage des noirs aux États-Unis d'Amérique, Angelina Emily Grimké et Sarah Moore Grimké occupent sans doute une place de choix par leur engagement sans faille et leur résilience. Filles de John Faucheraud Grimké, ami au Père Fondateur Benjamin Franklin, un très célèbre avocat devenu plus tard le juge en chef de la cour suprême de la Caroline du Sud et de Mary Smith Grimké, fille d'une riche famille de la Caroline du Sud, Angelina Emily Grimké et Sarah Moore Grimké communément appelées les sœurs Grimké ont très tôt mis leur vie au service de la société américaine. Sarah et sa sœur Angelina ont été les premières femmes d'une famille propriétaire d'esclaves du Sud à attaquer publiquement l'esclavage, les premières femmes à agir en tant qu'agents de

l'American Anti-Slavery Society, les premières femmes du mouvement anti-esclavagiste à s'adresser à un public composé d'hommes et de femmes, et les premières femmes abolitionnistes à défendre le droit des femmes à sortir de leur rôle traditionnel. Ensemble, les sœurs Grimké ont contribué à changer le militantisme des femmes aux États-Unis.

Dans *Letters on the Equality of the Sexes*, Sarah Grimké a laissé sans détour un témoignage très poignant du début du féminisme aux États-Unis bien avant la publication de *Woman in the Nineteenth Century* de Margaret Fuller, bien avant la convention des droits de la femme de l'été 1848 à Seneca Falls dans l'État de New York où furent énoncées les revendications des femmes et rédigée la Déclaration des sentiments sous le leadership d'Elizabeth Cady Stanton (Wellman 2004 ; DuBois 1978). Tout en faisant écho aux écrits de l'Anglaise Mary Wollstonecraft, *The Vindication of the Rights of Woman*, publiés à la fin du XVIII^e siècle, les lettres de Sarah Grimké représentaient le premier essai philosophique écrit par une Américaine sur les droits de la femme.

Par ailleurs, dans ses derniers brouillons d'essais, Sarah a clairement aussi abordé le sujet du mariage, de la soumission totale de la femme à son époux, de sa dépendance financière, des rapports sexuels qu'elle était obligée de subir, des grossesses non désirées et de l'épuisement physique qui en résultait, des fausses couches répétées et des avortements pratiqués au risque de sa vie. Bref, du mouvement abolitionniste au mouvement pour les droits des femmes aux États-Unis, Angelina et Sarah ont montré un engagement social sans équivoque et une résilience qui méritent d'être exposé surtout à une époque où l'historiographie récente de l'histoire des femmes du XIX^e siècle a donc largement dépassé le débat sur la séparation des deux sphères pour s'intéresser aux groupes de femmes et au fonctionnement des organisations féminines qui ont permis d'incorporer le bénévolat et le travail associatif à la nouvelle définition des rôles genrés dans la société capitaliste, industrielle et patriarcale du milieu du XIX^e siècle. S'informer, prier, en parler et agir, tels sont les encouragements qu'Angelina donne aux femmes du Sud-américain.

Les deux sœurs ont dès leur enfance pris conscience que la question de l'esclavage et celle des droits des femmes sont intrinsèquement liés. Cependant, il est nécessaire de noter qu'elles ont brillamment réussi à ne pas confondre la condition des femmes blanches et celle des esclaves. Si Sarah

souffre énormément d'un système éducatif qui exclut les filles de l'éducation classique réservée au genre masculin tout en s'offusquant très tôt du traitement réservé à la population esclave, Angelina, dès son plus jeune âge, milite avec beaucoup de cœur en faveur de ses frères esclaves. D'ailleurs, elle dira plus tard qu'elle a été exilée de la terre de sa naissance « par le bruit du fouet et le cri pitoyable de l'esclave » (Lerner 150).

L'objectif de cet article est de mettre en exergue l'engagement social et la résilience des sœurs Grimké qui ont su mener, de manière courte et intense, une croisade pour l'abolition de l'esclavage. À travers leurs actions, leurs discours et leurs écrits, ce papier passera également aux peignes fins la question des droits des femmes qui a occupé et mobilisé les sœurs Grimké jusqu'au soir de leur vie. À travers les louanges et admiration mais aussi les critiques acerbes de la part de celles et de ceux qui, y compris dans le milieu abolitionniste, voyaient en elles des femmes outrepassant la décence communément admise, nous analyserons l'idéalisme militant et désintéressé qui constitue le moteur de la résilience des sœurs Grimké.

I. Les sœurs Grimké : du personnel au politique

Les positions abolitionnistes et plus tard féministes de Angelina Grimké sont nées de ce constat : « Dieu lui avait donné pour mission de prendre la défense de l'esclave avili, personne ne l'empêcherait de parler, se taire ferait d'elle-même une esclave » (Lerner 120). À partir de ce constat, nous pouvons déduire que l'engagement social de Angelina Grimké comme de Sarah Grimké passe de l'indignation, du « NON » vers le « OUI » de la transformation sociale. Quand Angelina a découvert les injustices subies par les esclaves dans les plantations du sud, son premier mouvement en est une d'indignation. « Non, ce n'est pas juste ! » « Non, ils n'ont pas le droit de faire ça ! » Dans le processus de l'engagement social, il est important de nourrir l'indignation, car elle est l'un des moteurs de notre volonté d'agir. On cherchera donc à la canaliser vers une solution collective face aux injustices vécues.

En ce qui concerne Sarah Grimké, son plaidoyer en faveur de l'abolition de l'esclavage et des droits des femmes est la conséquence directe d'un long processus de formation et d'évolution qui trouve ses racines dans son enfance et ses tourments existentiels et religieux. Et c'est ce que nous appelons le processus vécu dans l'engagement social. Au cœur du processus,

il y a le passage du « Je » au « Nous ». En effet, ce passage se fait par la prise de parole des personnes subissant les injustices, la compréhension de leur situation, l'appel à l'agir collectif, le développement de la conscience critique et la reprise de pouvoir sur leur vie, tant individuellement que collectivement. Pour honorer le thème de cette collection sur les fondamentaux du féminisme anglo-saxon, il est d'une importance capitale d'en venir immédiatement à l'essence féministe de Sarah Grimké, longtemps mûrie, distillée dans des textes tardifs, pour la plupart inachevés et non publiés, mais dont la véhémence libératoire trouve des échos jusque dans le féminisme radical de la fin des années 1960.

J'ai souvent été étonnée et affligée de la servitude des femmes et de la piètre idée qu'elles ont de leur personnalité morale et de leur responsabilité. Une femme à qui on demande de signer une pétition pour l'abolition de l'esclavage dans le district de Colombie, ou de rejoindre une association ayant le projet de faire adopter l'abolition de l'esclavage en Amérique répond : 'Mon mari n'y est pas favorable'. En ce qui concerne ses droits et ses devoirs elle ne fait qu'un avec son mari (Bascou-Bance 575). Animée d'une grande empathie envers les esclaves et d'un profond désir de justice sociale dès son adolescence, ce n'est qu'à l'âge de vingt-neuf ans qu'Angelina Grimké s'est farouchement résolue à agir selon ses idéaux et commence ainsi à s'intéresser avec assiduité au thème de l'abolition. La lecture critique des textes abolitionnistes écrits par une nouvelle génération de partisans de « *l'émancipation immédiate* », majoritairement évangéliques, au moment où 'elle croyait la cause des esclaves sans espoir, fait partie des catalyseurs de l'engagement social de Angelina.

a- Le poids du religieux

Dans sa lecture, elle découvre des principes anti-esclavagistes remplis de vérités bibliques. Cette réflexion grandissante autour de l'abolitionnisme s'enrichit également d'un engagement spirituel. Dans son journal, elle remarque : « Mon âme s'est en quelque sorte tenue à la place de l'esclave infortuné, et mes prières les plus ferventes ont été déversées pour que le Seigneur m'autorise à être un instrument de bonté envers nos semblables déshonorés, opprimés et tourmentés » (Ceplair 45).

Cette remarque est la conclusion logique des expériences de son enfance dans la plantation. Lorsqu'elle entendait dire qu'un esclave allait être

puni, Angelina s'enfermait dans sa chambre. Se sentant en quelque sorte responsable d'une telle punition, elle se mettait à prier ardemment pour que la punition soit levée. Après avoir assisté à tant d'injustices, Angelina ne supporte plus de vivre dans sa Caroline natale. C'est ainsi qu'elle quitte son Etat d'origine pour le Nord des Etats-Unis, une partie des États-Unis plus conciliant avec ses idéaux. Et c'est en côtoyant notamment le cercle des Quakers que la jeune femme se met à soutenir cette cause de « *justice, de compassion et d'amour* » qu'est l'abolitionnisme.

À l'âge de quatre ans, Sarah est tombée sur une esclave sévèrement fouettée par son maître. Psychologiquement bouleversée par cette scène qu'elle avait jugé inhumaine, elle a couru de chez elle jusqu'au quai. Une demi-heure plus tard, son infirmière l'a trouvée là, suppliant un capitaine de l'emmener dans un endroit où une telle violence ne se produisait pas. Au fur et à mesure qu'elle grandissait, le mécontentement de Sarah à l'égard de l'esclavage résultait non seulement de son dégoût face aux abus subis par les esclaves, mais également des opportunités qui leur étaient refusées. En outre, Sarah s'interrogeait sur les raisons pour lesquelles les esclaves n'étaient pas autorisés à apprendre à lire ou à écrire. C'est ainsi que chaque dimanche après-midi, pendant son adolescence, Sarah donnait des cours bibliques aux enfants esclaves. Même si les enfants n'étaient pas autorisés à lire la Bible, ils étaient autorisés à l'entendre lire et à recevoir des leçons bibliques.

b- L'éducation différenciée

Il est intéressant de noter que l'engagement social des sœurs Grimké en faveur de l'abolition de l'esclavage et des droits des femmes n'est pas d'un processus linéaire, mais plutôt d'allers/retours successifs pouvant être représentés par une spirale infinie. Leur engagement est constitué d'une multitude d'expériences qui leur a permis, au fil des ans et des engagements, de faire des gains en dignité, en estime de soi, en confiance au plan individuel, en solidarité et en espoir au plan collectif.

Deux éléments essentiels souvent réitérés donnent la clé de l'engagement social de Sarah et de Angelina Grimké pour la cause des femmes. Le refus que leur opposa la société américaine lorsque, étant jeunes filles elles manifestèrent avec beaucoup d'intérêt le désir de s'instruire dans les matières qu'étudiaient leurs frères, et l'éreintement dont Sarah fut longtemps la victime

consentante de la part de la communauté conservatrice des quakers de Philadelphie où elle avait espéré se voir un jour acceptée comme pasteur. Dans un langage cru et acerbe, Sarah s'épanchait volontiers dans sa correspondance privée et ne mâchait pas ses mots. À propos des obstacles à son développement intellectuel, elle parlait de répression ; quant au traitement que lui avaient infligé les quakers, c'est une expression comme « laminage » (« I was fairly ground to powder ») qu'elle employait. Dans l'engagement social des sœurs Grimké, c'est cette première prise de conscience « révoltée » qui doit être poussée plus loin pour comprendre les causes structurelles, politiques, économiques et sociales pour saisir la mesure des transformations à apporter afin de changer la situation des esclaves et des femmes. C'est cette compréhension, construite à partir du vécu et partagée avec d'autres qui va permettre d'agir avec pertinence pour que les changements souhaités surviennent, non seulement pour soi-même mais pour toutes les personnes qui sont touchées.

II. L'idéalisme militant comme résilience

Pour comprendre la résilience des sœurs Grimké dans leur combat pour l'abolition de l'esclavage et pour les droits des femmes aux États-Unis, la métaphore de l'arbre et du roseau serait un exemple très pertinent. Quand il est question de résilience, Sylvain Viens utilise souvent l'image du roseau et de l'arbre¹⁹. Imaginez-vous un orage violent avec de fortes bourrasques. L'arbre résiste bien face au vent, mais s'il n'est pas parfaitement sain ou pas bien enraciné, il risque de tomber ou de se casser (en faisant peut-être encore d'autres victimes). Le roseau est malmené par le vent, mais traverse la tempête sans dommage.

Lorsque la Massachusetts Woman Suffrage Association (Association du Massachusetts pour le droit de vote des femmes) fut fondée en 1870, Sarah et Angelina furent sollicitées pour siéger au conseil comme vice-présidentes, distinction qu'elles gardèrent jusqu'à leur mort (en 1873 pour Sarah, en 1879 pour Angelina). Mais au-delà du titre honorifique, elles comptaient bien, Sarah malgré son âge et Angelina au gré de sa santé chancelante, s'investir dans l'action militante. Si la résilience est, à l'origine, un terme de physique qui

¹⁹ <https://www.sylvainviens.com/podcast/comment-surmonter-difficultes-vie-1/>

caractérise l'énergie absorbée par un corps et sa capacité à résister jusqu'au point de rupture, chez Angelina et Sarah Grimké, la résilience se mesure par la capacité de se relever plus fort après une chute et à surpasser les difficultés. À la suite d'une conférence animée par Lucy Stone à Hyde Park, près de Boston, où résidaient Sarah, Angelina et son mari, Theodore Weld, les participants décidèrent de brusquer les choses sur la question du vote des femmes. Les sœurs Grimké acceptèrent stoïquement ce qui leur arriva et les émotions que cette situation avait provoquées.

En août 1835, alors que le Nord est agité par des manifestations contre le mouvement abolitionniste, Angelina Grimké développe la conviction profonde que l'Esprit l'appelle à s'afficher publiquement. Malgré les préjugés sociaux hostiles à la prise de parole publique des femmes, Angelina répond à un article de William Lloyd Garrison, grand abolitionniste du moment. Alors que Garrison déclare que les abolitionnistes ne céderont pas d'un pouce, elle l'encourage, lui et ses partisans, dans leur lutte. « Le terrain sur lequel vous tenez, ne le laissez jamais, jamais tomber, car c'est un terrain saint » (Carrel 2), lâche-t-elle. Angelina rappelle aux abolitionnistes que cet engagement ne va pas sans un coût. Mais elle soutient que la persécution mènera non seulement à l'abolition de l'esclavage mais aussi à la purification de l'Eglise, qui, selon elle, s'est rendue coupable en acceptant une telle institution aux Etats-Unis.

Les sœurs Grimké sont les premières femmes du Sud des Etats-Unis, issue d'une famille de propriétaires d'esclaves, à se soulever contre l'institution qui a permis l'établissement d'une société comme la sienne. La réponse de Angelina à William Lloyd Garrison a beaucoup d'effets. Une année après, en 1836, Angelina Grimké écrit son Appel aux femmes chrétiennes du Sud. Ce texte positionne Angelina comme une personnalité abolitionniste majeure dans les Etats du Nord des années 1830. Par une analyse rigoureuse de la Bible, Angelina montre l'égalité de tous les êtres humains en se fondant sur Genèse 1. Elle condamne ainsi le traitement réservé aux esclaves qui sont considérés comme du vulgaire bétail, alors que l'homme a reçu autorité sur les animaux et non sur ses confrères. Angelina réfute les arguments en faveur de l'esclavage, en montrant la différence qu'il y a entre un serviteur dans l'Ancien Testament sous la loi juive et les esclaves du Sud-américain d'avant la Guerre civile. Alors que sous la loi juive, les esclaves sont protégés et ont le droit de

recouvrer leur liberté tous les sept ou tous les cinquante ans, les esclaves du Sud-américain sont asservis à vie.

La résilience chez les sœurs Grimké se reflète à travers leur courage. Angelina, dans plusieurs de ses essais restés inachevés, a fait montre d'un courage exceptionnel en osant traiter de la femme et de sa sexualité, sujets que la pudeur et la morale de l'époque répugnaient à évoquer, et qui ne furent abordés aussi directement que par Elizabeth Cady Stanton puis les féministes radicales de la fin des années 1960. Chez Sarah, sa résilience a même conduit au sacrifice suprême. Pour mettre de côté tous les obstacles qui pourraient l'empêcher de mener à bon port son combat, elle était restée célibataire, avait refusé la proposition de mariage d'un homme pourtant cher et admiré, le quaker Israël Morris, resté veuf avec huit enfants. Israël Morris voyait dans la pieuse et sérieuse Sarah, alors âgée de vingt-neuf ans, l'épouse idéale pour assurer la bonne tenue de son foyer et de sa nombreuse famille. Sarah voulait préserver son indépendance et mener à bien ce qu'elle croyait être sa vocation de guide spirituel.

À la suite du quatorzième amendement à la Constitution (1868) qui donnait la citoyenneté américaine à toute personne née aux États-Unis et le quinzième amendement en 1870 qui accordait le droit de vote aux anciens esclaves libérés en 1865 par le treizième amendement, les sœurs Grimké n'abandonnèrent jamais leur combat contre tout ce qu'elles considèrent comme une injustice sociale. Dans la pensée des sœurs Grimké, si aucune allusion n'y était faite à la couleur de la peau des « personnes », c'était là l'euphémisme utilisé par les pères fondateurs pour désigner les esclaves – concernées par les amendements, la mention « homme » (*male*) qualifiant le mot « citoyen » apparaît dans la deuxième section du quatorzième amendement, sans ambiguïté aucune quant au sexe des nouveaux tenants du droit de vote.

Les femmes, malgré tout, estimèrent que, nées aux États-Unis, elles aussi étaient des personnes citoyennes et qu'elles étaient incluses dans le quatorzième et quinzième amendement. Sous la houlette des sœurs Grimké, une manifestation pour tenter d'actualiser le vote des femmes fut donc organisée le jour des élections municipales à Hyde Park. C'est ainsi qu'une quarantaine de femmes et autant d'hommes sympathisants, Sarah Grimké et sa sœur Angelina Grimké Weld en tête du cortège, se présentèrent le 7 mars

1870 au bureau de vote de leur circonscription et déposèrent leur bulletin dans une urne. L'événement resta évidemment symbolique, mais il eut un grand retentissement dans la presse et fut imité dans plusieurs États.

Son expérience de femme sudiste, née dans une famille de la haute société esclavagiste de Charleston, Caroline du Sud, mais privée de l'éducation classique dont bénéficiaient ses frères (Winterer, 2007), lui permettait de comparer les deux systèmes d'oppression qui subordonnaient les esclaves aux maîtres et les femmes aux hommes, et de dénoncer par analogie le pouvoir esclavagiste et le pouvoir patriarcal, le racisme et le sexisme. Prenant soin toutefois de ne pas confondre la condition des femmes blanches et celle des esclaves, elle soulignait tout particulièrement la souffrance des femmes noires et leur exploitation sexuelle : « Des femmes sont achetées et vendues dans nos marchés d'esclaves pour satisfaire l'appétit bestial de ceux qui portent le nom de chrétiens »²⁰. Ce faisant, Sarah Grimké a élaboré une critique féministe de la religion patriarcale et de la misogynie des commentateurs ecclésiastiques. Selon elle, les traductions erronées des Écritures saintes n'existeraient plus si les femmes étaient autorisées à apprendre l'hébreu et le grec. En même temps, Sarah a su préserver les fondements religieux de son féminisme et défendre l'existence spirituelle des femmes. Aux pasteurs qui condamnaient les interventions publiques des femmes, elle répond en juillet 1837 par une analyse biblique de l'autonomie morale des femmes et une déclaration de l'égalité des hommes et des femmes en ces termes.

Je lui obéis [au Seigneur Jésus] dans tous ses préceptes et découvre qu'il donne les mêmes directives aux femmes et aux hommes, que jamais il ne se réfère à la distinction sur laquelle on insiste tant à présent, entre vertus masculines et vertus féminines ; c'est là une de ces traditions forgées par les hommes, antichrétiennes, que l'on enseigne à la place des commandements de Dieu. Hommes et femmes ont été CRÉÉS ÉGAUX ; les uns et les autres sont des êtres moraux et responsables de leurs actes, et ce qui est juste pour l'homme est juste pour la femme (Lerner 26). Plus que leur participation

²⁰ Lettre III de juillet 1837 en réponse à la Pastoral Letter of the General Association of Congregational Ministers of Massachusetts, dans Grimké, *Letters on the Equality of the Sexes*, p. 38. La traduction de cet extrait est tirée de Sara Evans, *Les Américaines*, p. 133.

militante au débat public contre l'esclavage, leurs écrits, jamais encore traduits en français, éclairent ce parcours qui, tout en s'appuyant sur la cause de l'antiesclavagisme, développe un argumentaire féministe exemplaire dont le progressisme reste inégalé encore aujourd'hui.

Conclusion

Au soir de notre analyse sur l'engagement social et la résilience des sœurs Grimké, il est important de souligner que le XIX^e siècle représente une période charnière dans une pluralité d'expériences féminines aux États-Unis. C'est « *un siècle de luttes* », pour reprendre l'image dominante de l'ouvrage d'Eleanor Flexner (1959), qui décrit la longue marche vers l'obtention du suffrage des femmes, octroyé finalement en 1920 grâce au dix-neuvième amendement à la constitution. Cependant, il faut également noter que les revendications politiques ne constituent qu'un aspect de l'histoire des femmes du XIX^e siècle : les Américaines à l'image de Sarah Moore Grimké et Angelina Emily Grimké se sont aussi engagées dans de multiples associations de bienfaisance et des mouvements de réformes sociales, au moment précis où l'on assiste à une redéfinition des rôles genrés. La vie et l'histoire des sœurs Grimké sont à l'image du XIX^e siècle américain, qui comprend aussi bien l'expansion territoriale de l'Atlantique au Pacifique que la rupture entre le Nord et le Sud et la guerre de Sécession, et autant la croissance économique et démographique que les conflits sociaux.

De même, l'histoire des femmes du XIX^e siècle est riche en transformations sociales et en nouvelles aspirations pour l'ensemble des femmes. Toutefois, cette histoire est aussi marquée par les divisions de classe et de race, qui ont été parfois, bien que trop rarement, surmontées pour déboucher vers des alliances et des coalitions de femmes de diverses origines. Un bref survol des thèmes dominants de ce XIX^e siècle, qui ont constitué les points d'ancrage de l'historiographie des dernières décennies, permettra d'évaluer le contexte dans lequel se place ce projet d'écrire l'histoire des femmes au pluriel. La flamme de cette résistance et du combat féministe pour une transformation sociale se poursuivra même au-delà du XX^e siècle avec d'autres figures aussi engagés que les sœurs Grimké qui font l'objet de cette étude.

Œuvres citées

- Bascou-Bance, Paulette. *La Mémoire des Femmes*. Éditions Elitis, 2002.
- Boylan, Anne M. *The Origins of Women's Activism: New York and Boston, 1797–1840*. University of North Carolina Press, 2002.
- Cott, Nancy F. *The Bonds of Womanhood: "Woman's Sphere" in New England, 1780–1835*. Yale University Press, 1977.
- Dubois, Ellen. *Feminism and Suffrage: The Emergence of an Independent Women's Movement in America, 1848–1869*. Cornell University Press, 1978.
- Gordon, Linda. "Black and White Visions of Welfare: Women's Welfare Activism, 1890–1945." *Journal of American History*, vol. 78, no. 2, Sept. 1991, pp. 559–90.
- Grimké, Sarah. *Letters on the Equality of the Sexes and Other Essays*. Edited by Elizabeth Ann Bartlett, Yale University Press, 1988.
- Hewitt, Nancy A. *Women's Activism and Social Change: Rochester, New York, 1822–1872*. Cornell University Press, 1984.
- Jeffrey, Julie Roy. *The Great Silent Army of Abolitionism: Ordinary Women in the Antislavery Movement*. University of North Carolina Press, 1998.
- Lerner, Gerda. *The Grimké Sisters from South Carolina: Pioneers for Women's Rights and Abolition*. University of North Carolina Press, 1967.
- Sanchez-Eppler, Karen. *Touching Liberty: Abolition, Feminism, and the Politics of the Body*. University of California Press, 1993.
- Sklar, Kathryn Kish. *Women's Rights Emerges Within the Anti-Slavery Movement, 1830–1870: A Brief History with Documents*. Bedford/St. Martin's, 2000.
- Tocqueville, Alexis de. *De la démocratie en Amérique*. Vol. 2, Gallimard, 1961.
- Wollstonecraft, Mary. *Défense des droits de la femme*. Translated by Marie-Françoise Cachin, Payot, 1976.
- Yee, Shirley J. *Black Women Abolitionists: A Study in Activism, 1828–1860*. University of Tennessee Press, 1992.
- Yellin, Jean Fagan. *Women and Sisters: The Antislavery Feminists in American Culture*. Yale University Press, 1989.
- Yellin, Jean Fagan, and John C. Van Horne, editors. *The Abolitionist Sisterhood: Women's Political Culture in Antebellum America*. Cornell University Press, 1994.
- Zinn, Howard. *Une histoire populaire des États-Unis : De 1492 à nos jours*. Translated by Frédéric Cotton, Lux, 2002.

How to cite this article/Comment citer cet article:

MLA: Faye, Diome and Birane Sene. “Sphère privée, sphère publique et sphère politique : Angelina Emily Grimké (1805-1879) et Sarah Moore Grimké (1792-1873), deux symboles d’engagement social et de résilience.” *Uirtus*, vol. 5, no. 2, 2025, pp. 195-206, <https://doi.org/10.59384/uirtus.2025.2942>.